

Présentation

Patrick SERIOT (*Lausanne*), Janette FRIEDRICH (*Genève*)

On n'aurait pas fait semblable recueil il y a vingt ans, en ces temps où le rapport des intellectuels occidentaux à la culture russo-soviétique était crispé, passant par le filtre des engagements politiques et idéologiques. Enfer ou paradis, il n'y avait pas de troisième voie. Même la littérature était rarement lue sans faire référence aux «dissidents».

Nous sommes maintenant à une époque différente. La guerre froide est finie. L'image de la culture russe n'est plus la même. Les nouvelles générations n'ont plus l'attitude ambiguë envers l'Union Soviétique de leurs aînés des années 1970. Quelque chose a changé dans notre regard réciproque entre les deux extrémités de l'Europe. On s'idéalise moins, peut-être commence-t-on à se connaître moins mal. C'est que les moyens de connaissance ont changé ; les méthodes de lectures, les centres d'intérêt se sont renouvelés, souvent déplacés, les traductions se multiplient, les retraductions sont annoncées. On savait depuis les années 60 qu'on trouve dans la pensée russo-soviétique des années 1920-1930 des idées novatrices, des concepts étonnants, des réflexions épistémologiques inattendues. Pourtant les idées de provenance russe ont été intégrées dans les débats existants en psychologie, en théorie de la littérature, en linguistique sans qu'on se souciât vraiment de leur contexte de production et de réception. Et on se concentrait sur les «grands noms», ceux de penseurs supposés uniques et originaux, en oubliant que la Russie a été un laboratoire de sciences humaines et sociales d'une richesse considérable sans lequel l'œuvre de ceux que nous croyons connaître si bien (Bakhtine, Vološinov, Vygotskij) n'aurait pas vu le jour.

Malgré les apparences, pourtant, il est plus difficile d'étudier la Russie qu'un pays très lointain comme la Chine, parce que les véritables différences sont masquées par d'apparentes similitudes. La culture russe n'est pas l'altérité absolue que peuvent représenter la Chine ou le Japon. Mais ce n'est pas non plus la même chose que l'Europe occidentale. Disons, un autre nous-mêmes, une autre façon d'être Européens. On peut alors enfin renouveler un dialogue qui a été longtemps interrompu. Mais beaucoup est à reprendre presque à zéro. Les divergences de réception réciproque des idées et théories en Russie et en Europe occidentale actuellement (le Bakhtine francophone n'est pas le même que celui qu'on lit en Russie, les philo-

sophes «post-modernes» occidentaux ne «passent pas» en Russie) montrent l'ampleur du travail de comparaison systématique qu'il reste à faire.

C'est l'entreprise qui est proposée dans ce recueil, composé à la suite des travaux d'un séminaire de 3ème cycle interuniversitaire qui s'est tenu sur le site de Crêt-Bérard (près de Vevey, Suisse) les 3 et 4 mai 2007 autour du rapport «Pensée et langage dans la culture russo-soviétique des années 1920-1930». Les principes de notre travail sont simples, mais fondamentaux. D'abord, le champ d'étude : la culture russe (celle des années 1920-1930, période foisonnante et fascinante) ne se réduit pas à la littérature, aux arts plastiques et à l'architecture. Elle est aussi une *activité scientifique* qui mérite d'être mieux connue, ne serait-ce que parce que les sciences humaines et sociales russes ont considérablement influencé leurs homologues d'Europe occidentale, souvent de façon d'autant plus profonde qu'elle était peu remarquée. D'où la nécessité de *recontextualisation* : lire les textes premiers, et non les commentaires. Il fallait donc que des spécialistes connaissant le russe se lancent dans l'histoire des *idées scientifiques*, non pas dans une perspective sociologique (histoire des institutions, des relations de pouvoir), mais épistémologique (histoire de la constitution de l'objet de savoir, histoire des idéologies scientifiques). Et la contribution de ceux qui lisent ces textes en de multiples langues (français, allemand, anglais) a apporté le regard éloigné qui faisait contre-poids.

De ce premier principe découle un second : l'épistémologie doit être *comparée*. Un regard croisé fait apparaître des détails qui sont invisibles en éclairage direct. La Russie et l'Europe occidentale n'existent pas l'une sans l'autre. Ecrire des monographies sur tel ou tel auteur a moins d'intérêt qu'une confrontation entre des contemporains travaillant dans des langues et des pays différents. La comparaison a de multiples applications : on peut comparer des auteurs russes entre eux (Vološinov / Vygotskij en premier lieu, c'était le thème du séminaire, mais aussi Špet / Romm; Bakhtine / Medvedev). Et des auteurs russes avec des auteurs occidentaux (Bally / Špet, Medvedev / M. Scheler). Comme l'écrit E. Simonato à propos de Jakovlev et Vološinov : «une lecture croisée de ces deux textes a été fructueuse dans le sens que chacun d'entre eux sert de filtre de lecture à l'autre». Cette comparaison a fait apparaître de façon nette ce qu'on soupçonnait depuis longtemps : derrière la difficulté de comprendre la culture scientifique russe à partir du monde francophone se dissimule un impensé, ou plutôt un pensé-de-façon-pas-claire : l'Allemagne de Humboldt, des Romantiques et du naturalisme du XIXème siècle.

Et enfin la comparaison est ici aussi transdisciplinaire : ont été mis en confrontation les approches de psychologues, de philosophes, de linguistes, tous sont des historiens des idées tout en étant des philosophes des sciences soucieux d'épistémologie.

Un premier groupe d'articles entreprend de *relire* des textes qui semblaient connus et familiers. Ainsi, B. Vauthier aborde le délicat pro-

blème des rapports entre Bakhtine et Medvedev, ce qui lui permet de mettre en évidence un rapprochement qu'on avait tardé à découvrir : le matérialisme historique avec le phénomène de la sympathie et de l'amour (Max Scheler). S. Tchougounnikov, lisant Condillac, Simmel et Vološinov, met en évidence un «formalisme organique» qui prolonge la tradition morphologique allemande. C. Bota s'intéresse à la «psychologie objective», ce projet original de Vološinov qui vise à démontrer les «sphères de réalité» des faits psychiques et leurs dimensions sociales, idéologiques, sémiotiques et verbales. C'est dans ce projet d'une science de l'homme unifié et intégral que Bota décèle l'actualité de l'approche de Vološinov en s'opposant à l'identification souvent pratiquée entre cette approche et celle de Bakhtine. M.-C. Bertau discute également les relations interdépendantes entre l'individuel, le social et le langagier. Dans sa lecture fine de Vološinov et de Jakubinskij, elle découvre dans la voix et dans le corps les «formes vécues du langage» qui constituent selon elle son trait essentiel : être toujours *adressé*. M. Ernica propose de combler une lacune dans la réception de l'œuvre de Vygotskij. A partir d'une démonstration des liens forts entre les réflexions de jeune Vygotskij sur la psychologie de l'art et son ouvrage majeur *Pensée et langage*, c'est un de ses concepts clés, celui du *développement humain*, qui est présenté sous une nouvelle lumière.

D'autres auteurs insistent sur le contexte russo-soviétique de l'époque. C'est le cas d'I. Ageeva, qui, à partir d'une comparaison de la notion de «Mot» entre Špet et Vološinov, étudie le rapport entre le marxisme et le romantisme dans la façon d'envisager la collectivité et sa «vision du monde». I. Ivanova a lu attentivement les archives d'un étonnant institut de recherche : le *Mot vivant*, pour y découvrir les bases d'une pédagogie et d'une psycho-linguistique en avance sur leur temps. En comparant Abaev et Vološinov, M. Bondarenko s'attaque au délicat problème des acceptions très divergentes du terme «idéologie». V. Martina aborde, elle aussi, le «Mot» comme entrelacement entre l'esprit individuel et collectif, mais à partir de la notion de symbole chez Florenskij. V. Reznik prend appui sur le «sociological turn» et la lecture que fait Romm de *Marxisme et philosophie du langage* de Vološinov pour présenter un texte qui aurait permis de réconcilier Saussure et Humboldt s'il avait été publié. E. Simonato, comparant Vološinov, cette fois à Polivanov et Jakovlev, aborde le problème de la «linguistique marxiste» par le biais de l'histoire de la phonologie. Quant à E. Velmezova, c'est à partir du débat sur la place des interjections dans les parties du discours et d'une comparaison entre Jespersen et Ščerba qu'elle expose l'opposition qui se dessinait alors entre grammaire générale et grammaires des langues particulières.

Dans la troisième partie, le dialogue est encore une fois élargi. On y analyse le lien entre les chercheurs russes et la tradition occidentale, avec laquelle de temps en temps un véritable échange s'amorçait. Mais plus souvent cette tradition a été assimilée à une pensée russe de l'homme et de

la société bien différente de la nôtre, ce qui produisait d'inévitables malentendus. Ainsi T. Zarubina montre que le destin de la psychanalyse en Russie dans les années 20 est intimement lié au concept du *sujet intégral*, ou *entier*, qui, au centre des préoccupations russes, s'avère incompatible avec les idées freudiennes. Ce qui pourrait expliquer le refus très politisé du «freudisme» comme théorie alternative de l'homme et son assimilation curieuse à la pédologie. Moins polémique se présente la relation entre le linguiste suisse Charles Bally et le successeur russe de la phénoménologie husserlienne, Gustav Špet. En s'appuyant sur les *archives de l'époque*, T. Shchedrina et E. Velmezova, à travers une analyse croisée des lettres, des citations, des références, des témoignages, des textes non-publiés, mettent en évidence l'intérêt fortement partagé par Bally et Špet pour une théorie sémiotique du langage, qui étonne par son actualité. Enfin, M. Uhlik nous invite à relativiser l'affirmation d'une paternité entre la sociologie du langage de Vološinov et celle développée dans les années 70 par Bourdieu. Même si la critique de la linguistique structurale rapproche les deux, Uhlik décèle chez Vološinov une théorie volontariste du langage en rien comparable avec l'approche strictement dispositionnelle de Bourdieu. Quant à l'article de D. Romand et S. Tchougounnikov, il démontre la présence des idées psychologiques allemandes dans les textes du formalisme russe. En mettant en question une des lectures les plus répandues de ce courant qui voit en lui un courant anti-psychologique, ils participent comme les autres auteurs de ce recueil à ce renouvellement des interprétations existantes.

On trouvera en annexe un petit texte de Bakhtine (le premier de ses écrits qui nous soit parvenu), aussi fondamental qu'inconnu dans le domaine francophone : «L'art et la responsabilité» (1919). On voit s'y dessiner en quelques lignes les orientations générales de ce que sera sa philosophie morale des années 1920.

Tel est le fil rouge de l'ouvrage : la volonté de prendre au sérieux tout ce dont parlent les textes discutés fait apparaître des références et des idées implicites, que la méconnaissance du contexte rendaient parfois invisibles. Le résultat est une image beaucoup plus complexe que celle qu'on a l'habitude de rencontrer dans la littérature existante, plus complexe non pas seulement sur le plan théorique mais aussi quant aux acteurs, très nombreux, qui peuplaient la scène des sciences humaines si riche à ce moment de l'histoire russo-soviétique.

Note sur la transcription : on s'en est tenu au système communément adopté en Europe francophone : la translittération «à la tchèque» des mots écrits en cyrillique (Волошинов = Vološinov), sauf pour les mots dont la transcription française plus ou moins phonétique est depuis longtemps entrée dans l'usage (Бахтин = Bakhtine, et non Baxtin). Un seul article ne s'est pas conformé à ces normes en transcrivant Шпет par Shpet, acceptons-en les raisons.